

Après le 16 novembre, le cœur lui a manqué. Tant qu'il ne s'était agi que de tuer et de mentir, il n'avait pas éprouvé un instant d'hésitation. Mais quand il s'est agi d'être brave, sir Hector Langevin s'est tout à coup senti défaillir. Devant le soulèvement patriotique de ce peuple qu'il avait exploité, trahi et vendu, il n'a pas éprouvé de remords, mais il a éprouvé l'angoisse du noyé qui s'abandonne. Cet homme n'est capable d'énergie et de présence d'esprit que dans les vilaines actions où il croit l'impunité assurée. A partir du moment où il n'a plus la certitude d'être le plus fort, il se trouble et n'est plus lui-même. Pareille aventure lui était déjà arrivée en 1874, à l'époque du scandale du Pacifique. Au lendemain de la mort de Riel, il s'est cru, une seconde fois, perdu ; et il a eu quinze jours d'anéantissement, sans concevoir une idée, sans pouvoir donner un ordre, sans autre préoccupation que de plier devant l'orage, de laisser les autres se compromettre et de sauvegarder du naufrage, qu'il prévoyait immédiat, la chance de redevenir chef d'un parti conservateur à venir.

Son journal *Le Monde* a exprimé assez fidèlement,—sauf à y joindre du cru de ses rédacteurs, quelques maladresses mêlées à des insolences d'écoliers—l'état de prostration par lequel le maître est passé. “ Nous sommes f... mais il est inutile que tout le monde se noie,” avait dit sir Hector, le jour où M. Vanasse est entré dans le comité national,